

## HOMÉLIE SUR ÉLIE ET SUR LA VEUVE

D'Elie, de la veuve et de l'aumône.

1. Dans les jours où nous jeûnions tous, quoique je me fusse plusieurs fois proposé de vous entretenir de l'aumône, j'en ai été empêché, le soir qui survenait mettant un terme au cours de notre parole. Sans doute Dieu a permis qu'il en fût ainsi en vue de notre utilité et pour renvoyer au jour présent toute exhortation sur ce sujet. Il ne voulait pas que ce festin sur l'aumône vous fût offert, tandis que l'assemblée était incomplète. Ce n'est pas que nous ayons aujourd'hui quelque chose de grand et de remarquable à dire; mais elle est vraiment grande et remarquable la vertu de l'aumône. Il est considérable le crédit dont elle jouit auprès de Dieu : quand elle règne sur notre vie, elle pénètre en quelque sorte en toute liberté dans les célestes parvis; et les puissances préposées à la garde des portes des cieus, lorsqu'elles aperçoivent l'aumône se présenter, lui ouvrent ces portes avec un profond respect, et les ouvrent à cause d'elle aux autres vertus; au lieu que si elles voient celle-ci venir sans l'aumône, elles leur en refusent l'entrée. La preuve de ceci nous est fournie par les vierges de l'Evangile, qui ne purent entrer dans la chambre du divin Epoux, parce qu'elles n'avaient point dans leur lampe l'huile suffisante.

Et veuillez remarquer la différence : sans la virginité, l'aumône a introduit ses disciples dans le ciel; ce que la virginité sans l'aumône n'a pu faire. Puis donc que la vertu de l'aumône est si grande, entretenons-nous de cette vertu avec tout le zèle dont nous serons capable. Ce serait une manière excellente et expéditive pour vous y exhorter, que de vous conduire chez la veuve à Sarepta de Sidon. Les leçons en paroles sont moins persuasives que les leçons en action, et voilà pourquoi cette veuve serait pour nous en cette matière un maître parfait. Pour nous, c'est en paroles que nous vous exhortons; celle-ci pourra vous instruire par les actes, de même que cette autre veuve qui s'en rapproche tant par ses mœurs. En effet, il y a deux veuves, celle du Nouveau Testament, qui donna deux oboles, et celle de l'Ancien Testament, qui eut l'honneur de recevoir le Prophète. Toutes deux s'élevèrent au même degré de philosophie, déployèrent la même générosité, nous montrant par la similitude de leurs vertus, les rapports étroits des deux Testaments. De même que ces rochers élevés, environnés d'anses et qu'on appelle phares, où des feux brillent toute la nuit, dirigent, par l'éclat de leur lumière, les navigateurs errant sur les flots, vers un port sûr; de même ces femmes, environnées elles aussi de générosité, appellent par l'éclat de leur grandeur d'âme, les hommes plongés dans une nuit épaisse; car notre vie n'est au fond qu'une nuit, selon ce mot de Paul : «La nuit a précédé, et le jour approche.» (Rom 13,12) Elles appellent, dis-je, les hommes plongés dans d'épaisses ténèbres, errant sur l'océan de la cupidité et sur le point de faire naufrage, elles leur offrent auprès d'elles la sécurité; le feu de l'humanité ne cesse de briller en elles, elles conservent toujours ardente la flamme de la charité.

2. Mais nous parlerons de l'une de ces veuves dans une autre occasion; aujourd'hui nous ne vous entretiendrons que de celle de l'Ancien Testament. Au surplus, en faisant l'éloge de l'une, nous tresserons des couronnes à l'autre; car là où le mérite est égal, les louanges sont communes. Or, il s'éleva en ce temps-là une famine cruelle; ce n'est pas que la terre épuisée refusât des moissons, mais les péchés des hommes avaient détourné les dons de Dieu. Il s'éleva donc une famine cruelle, une famine des plus épouvantables. C'est le grand Elie qui l'amena; il l'appela comme un serviteur terrible, afin de châtier les hommes qui outrageaient le Seigneur. Ou plutôt les crimes des Juifs l'appelèrent, et la bouche du prophète lui ouvrit la carrière. «Vive le Seigneur Dieu, s'écria-t-il, il ne pleuvra plus, si ce n'est par mon ordre.» (III Roi 17,1) Le fléau était insupportable; non seulement le sein de la terre avait été frappé de stérilité par la terrible voix du Prophète; mais le cours des fleuves était suspendu, et tous les torrents desséchés. De même qu'une fièvre excessive et brûlante ne se borne pas à consumer à la surface le corps qu'elle a envahi, et pénètre dans l'intérieur des os eux-mêmes; ainsi la sécheresse qui régnait alors, après avoir brûlé la terre à la surface, pénétrait jusque dans ses entrailles et y dévorait toute l'humidité. Que dit donc le Seigneur au Prophète ? «Lève-toi, va dans Sarepta, ville de Sidon; là j'ordonnerai à une femme veuve de te nourrir.» (III Roi 17,9) Qu'est cela ? Il ne rencontre nulle part dans sa patrie de libéralité, et vous l'envoyez dans une terre étrangère, chez une femme veuve ! Serait-elle opulente, serait-elle au comble de la richesse, serait-elle même l'épouse du roi, ses greniers regorgeraient-ils de provisions, est-ce que la crainte de la famine ne rend pas son cœur plus sec que ne l'est la terre ? C'est pour que

le Prophète ne dit et ne pensât rien de semblable, qu'il fut d'abord nourri par des corbeaux; par là le Seigneur lui tenant en quelque sorte, ce langage : Si j'ai mis des êtres privés de raison dans une disposition hospitalière à ton égard, à plus forte raison inspirerai-je ces sentiments à un être raisonnable.

3. Voilà pourquoi les corbeaux précédèrent la veuve. Quel spectacle que celui du prophète devenu le suppliant d'une femme, que cette âme divine et vaste comme le ciel, que ce grand et généreux Elie se présentant comme un vagabond et un mendiant, à la porte de la veuve; que cette bouche, qui avait fermé le ciel, tenant le langage des mendiants : Donnez-moi du pain, donnez-moi de l'eau ! C'est pour vous apprendre qu'il n'y a nulle part autant de bienveillance que dans la maison d'une femme veuve, que dans une chaumière où règne la pauvreté, qui n'a rien de commun avec les richesses, ni avec les maux qui en résultent. Oui, ce lieu était exempt de tumulte, rempli de philosophie et plus calme que les ports les plus calmes. Telles sont principalement les habitations que recherchent les âmes des saints. Le Prophète alla donc trouver cette veuve qui devait servir de leçon aux Juifs inhospitaliers; il alla trouver cette veuve, montrant par là que les Juifs subissaient avec justice ce châtement. En effet, lorsque Dieu veut punir des coupables, il ne se contente pas de les frapper, et il ne lui suffit pas de la sentence de son propre jugement; mais il se justifie aux yeux des hommes par les événements, transformant en quelque sorte le sentiment de la foule, en un commun tribunal. De même que les magistrats, lorsqu'ils ont à prononcer une condamnation capitale, prennent place sur un siège élevé, font rouler les toiles, appellent autour d'eux la ville entière, instruisent ainsi comme sur un théâtre public, le procès de l'accusé expose leurs interrogations à tous les yeux et à toutes les oreilles, font lire publiquement le récit de ses forfaits, s'efforcent d'obtenir de lui l'aveu accusateur de ses crimes, et portent enfin la sentence; ainsi Dieu, du haut des décrets de l'Écriture, comme d'un siège élevé, appelant autour de lui la terre entière, offre à tous les yeux et à toutes les oreilles l'enquête qu'il fait sur nos péchés, et, au lieu d'ordonner la lecture de quelques mémoires et de produire quelques écrits, il nous place en face du crime des coupables.

4. Lorsqu'il était au moment de lancer contre les Sodomites ses foudres terribles, et d'exterminer des villes et des peuples entiers de la contrée qu'ils occupaient, au moyen de ces flammes épouvantables; lorsqu'il allait faire tomber cette pluie nouvelle et étrange, bien plus terrible que la première, et que le soleil vit pour la première et unique fois; avant d'infliger ce châtement, le Seigneur nous montre la perversité des coupables, non par la lecture de quelque écrit, comme je le disais tout à l'heure, mais en plaçant les crimes eux-mêmes sous nos yeux. S'il envoya des anges, ce ne fut pas seulement pour qu'ils sauvassent Loth; ce fut encore pour mettre en relief la perversité des Sodomites; et c'est ce qui arriva. Dès que Loth eut reçu les anges, tous les habitants se mirent à entourer et à assiéger la maison hospitalière. Ce qui les poussait à ce siège était une passion infâme, une convoitise ignoble et en dehors des lois de la nature et de l'âge; car, outre les jeunes gens, il y avait là des vieillards; et ni leurs cheveux blancs ne calmaient leur rage, ni la vieillesse n'éteignait leur fureur; c'était un naufrage dans le port, dans la vieillesse, une infâme convoitise. Ils ne s'arrêtèrent pas encore à ce degré de perversité. Loth, ayant promis de leur livrer ses filles, ils ne se retirèrent pas pour cela, ils insistèrent, disant qu'ils ne céderaient pas avant qu'on leur eût livré ces hommes, et ils le menaçaient des plus grandes calamités, lui qui s'était engagé à leur donner ses propres filles par respect pour ses hôtes. Voyez-vous le Seigneur montrer dans toute son étendue la corruption des Sodomites, avant que de lancer contre eux le châtement ? De crainte que les voyant soumis, vous ne vous attendrissiez ensuite sur eux à cause de la grandeur du désastre, et que vous n'accusiez avec eux le Seigneur; pour que vous les condamnerez comme Dieu lui-même, il nous montre par avance leur iniquité, nous arrache tout sentiment de pitié, et nous éloigne de toute commisération à leur égard. Il fait de même maintenant au sujet du Prophète. Afin qu'à la vue des Juifs consumés par la famine, vous ne soyez point touchés de compassion, il vous montre leur inhumanité, leur barbarie, leurs sentiments si peu hospitaliers. Non seulement ils repoussaient le prophète, mais ils menaçaient de le mettre à mort, comme le prouvent les paroles de Dieu. Il ne se borna pas à lui dire : «Retire-toi;» mais : «Cache-toi.» Ce n'est pas assez pour ton salut que de fuir; il faut de plus te cacher de ton mieux; tu as affaire au peuple juif, à un peuple qui a soif du sang des prophètes, qui est exercé à égorger les saints, qui a toujours souillé ses mains du sang des Voyants. Quand il l'envoyait loin de la Judée, il lui dit : «Va et cache-toi;» mais lorsqu'il l'envoie vers la veuve, il dit : «Je lui ordonnerai...» (III Roi 17,3-9) Ainsi, quand Elie doit fuir de la Judée, il lui est enjoint de prendre toute sorte de précautions; quand il doit se réfugier auprès de la veuve, il lui est enjoint d'y aller en toute sécurité et confiance.

5. Outre ce dessein du Seigneur, on peut en remarquer encore un autre dans la présence du Prophète auprès de la veuve. De crainte que plus tard quelques hommes voyant le Christ, après ces nombreux et ineffables bienfaits envers la Judée, après les morts sans nombre qu'il avait rappelés à la vie, les aveugles auxquels il avait rendu la vue, les lépreux qu'il avait guéris, les démons qu'il avait chassés, après son admirable et salutaire doctrine, persécuté par ceux qu'il avait comblés, et honoré par des gentils qui n'avaient rien vu ou entendu de semblable, de crainte, dis-je, qu'à cette vue on ne fût dans l'étonnement et dans l'embarras, et que l'on n'estimât cette chose incroyable, le Seigneur donne longtemps auparavant un exemple de l'ingratitude des Juifs par l'histoire de ses serviteurs, et nous fait connaître la générosité des nations. Ainsi Joseph, que ceux-là même auxquels il apporte de la nourriture ont tenté de mettre à mort, un barbare l'élève au plus haut degré d'honneur. Ainsi Moïse, que les Juifs comblés par lui de bienfaits avaient chassé, est accueilli par Jothor, par un barbare qui le traite avec la plus grande générosité. Ainsi David, qui est chassé par Saül après avoir tranché la tête de Goliath et bravé mille dangers qu'il avait détournés plus d'une fois loin de son roi et de son peuple, Anchus, un roi barbare, l'accueille et le traite avec les honneurs les plus grands. Ainsi maintenant Elie, que les Juifs repoussent, est accueilli par une veuve.

Quand donc vous verrez le Christ repoussé par les Juifs et accueilli par les gentils, connaissant les figures antiques, ne soyez pas surpris de la vérité. Vous avez entendu aujourd'hui même le Christ énoncer cette même chose. Il disait, en effet, aux Juifs qui s'indignaient: «Il y avait bien des veuves aux jours d'Elie, et Elie ne fut envoyé vers aucune d'elles, si ce n'est vers la veuve de Sarepta, au pays de Sidon.» (Luc 4,25) On demandera peut-être ici pourquoi Dieu a permis qu'un homme si zélé pour sa gloire eût à ce point dans les angoisses et les épreuves, l'envoyant tantôt vers le torrent, tantôt vers la veuve, tantôt dans un autre endroit, et l'obligeant ainsi, comme s'il s'agissait d'un banni, à passer d'un lieu dans un autre. Qu'il ait été dans l'affliction et dans l'angoisse, écoutez ces paroles de Paul : «Ils ont erré, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, dans le besoin et dans l'angoisse, dans l'affliction.» (Heb 11,37)

Pourquoi donc a-t-il permis qu'il fût éprouvé de la sorte ? Si Elie eût demandé ce fléau, afin de punir les Juifs des offenses commises par eux envers lui, on aurait raison de dire qu'il expérimente l'épreuve et l'affliction pour devenir plus doux et se relâcher de sa dureté : mais s'il n'a conservé aucun ressentiment de leurs injures, si leur impiété et leurs outrages envers le Seigneur, le consumant en quelque sorte, il a fait tomber sur eux ce désastre, pourquoi donc aussi partage-t-il leurs malheurs et ne jouit-il pas d'un parfait repos et d'une tranquillité parfaite ? C'est que si, le Prophète, tandis que les Juifs étaient accablés et dévorés par la famine, eût joui du calme et d'une nourriture abondante, on eût peut-être attribué ce fléau à sa cruauté, il n'eût pas semblé extraordinaire qu'un homme au comble de la prospérité, trouvât ses délices dans les maux d'autrui. Voilà pourquoi Dieu permit qu'il goûtât du fléau, qu'il expérimentât les maux survenants, qu'il endurât la faim, pour montrer qu'un zèle divin, et non le souci de la nourriture, préoccupait le Prophète. Affligé, dans le besoin, éprouvé, tourmenté comme il l'était, il aurait certainement révoqué sa sentence si elle n'eût eu pour principe le zèle ardent dont il était animé. Aussi lui était-il plus agréable de souffrir lui-même, sauf à voir les Juifs corrigés, que de les voir délivrés du fléau qui les accablait et revenir à leur impiété première.

6. Tels sont pourtant les cœurs des saints; pour l'amendement des autres, ils exposent leur propre sécurité. C'est donc pour nous ôter toute raison de dire qu'Elie avait, par inhumanité, provoqué cette famine, que Dieu permit qu'il en partageât les souffrances; c'est aussi pour faire connaître la philosophie du Prophète. En outre, les miracles ayant pour effet d'exalter ceux qui les opèrent, et inspirant à ceux qui en sont les témoins la pensée de voir dans les thaumaturges des êtres supérieurs à l'humanité, le Seigneur a remédié à ces deux inconvénients en laissant la nature dans toute sa faiblesse. Que cela soit, il est facile de le montrer par les paroles de Paul. Et d'abord, que les miracles exaltent, le texte suivant le prouve: «De crainte que la grandeur de mes révélations ne m'enorgueillit, l'aiguillon de ma chair me fut donné, l'ange de Satan vint me souffleter;» ensuite, que les miracles portent ceux qui en sont témoins, ou qui en entendent parler, à concevoir des thaumaturges une idée extraordinaire, en voici la preuve. Après avoir parlé de ses révélations, l'Apôtre ajoute : «Si je voulais me glorifier, je ne serais pas un insensé, car je dirais la vérité.» – Et pourquoi ne le faites-vous pas ? – «Mais je m'abstiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il entend dire de moi.» (II Cor 12,6-7) Afin donc qu'il n'arrivât rien de pareil à Elie, – car, tout prophète qu'il était, il était homme néanmoins, – à côté du miracle Dieu fit ressortir la faiblesse de la nature. En conséquence, celui qui avait commandé

aux cieux ne commanda pas à la faim; celui qui avait fermé les entrailles de la terre ne put maîtriser les besoins de l'estomac, il eut besoin d'une pauvre veuve; en quoi vous voyez et la grâce divine et la faiblesse humaine. Indépendamment de cet enseignement, cette circonstance en amène un autre qui n'est pas moins utile. Et quel est-il ? Lorsque l'on vous exhorte à imiter le Prophète, ne perdez ni courage, ni confiance, dans la pensée que c'était un homme d'une autre nature, et que telle est la raison pour laquelle il a joui d'un si grand crédit auprès de Dieu. Un écrivain sacré donne la même leçon par ces paroles : «Elie était un homme sujet aux mêmes infirmités que nous.» (Jacq 5,17) C'est comme s'il eût dit : N'estimez pas impossible d'arriver à la même hauteur de philosophie que lui; car il était de la même nature que vous. C'est sa volonté admirable et divine qui l'a élevé au-dessus du reste des hommes.

7. Mais il est temps de revenir à la veuve. «Elie, est-il écrit, vint à Sarepta, dans le pays de Sidon, et il trouva une femme veuve qui ramassait du bois.» (III Roi 17,10) Le portique du dehors est digne jusqu'ici de la pauvreté du dedans. Quoi donc ! le Prophète retourna-t-il sur ses pas, quand il vit un tel préambule d'hospitalité ? Nullement, car il avait entendu l'ordre de Dieu. Il cria après elle, et lui dit : «Prends de l'eau pour moi,» et elle alla en prendre. (Ibid., 11) Femme vraiment philosophe et généreuse, et, si j'osais le dire, digne de la grandeur d'âme du Prophète lui-même ! Mais non, ce langage n'est pas téméraire, et si cette femme n'en eût pas été digne, elle n'eût pas eu non plus l'honneur de recevoir ce saint homme. De même que le Christ a dit à ses disciples : «En quelque ville et en quelque bourg que vous entriez, demandez quels en sont les habitants honorables et restez chez eux;» (Mt 10,11) de même, c'est parce que Dieu savait que cette femme était plus que tout autre digne de recevoir le Prophète, qu'il envoya ce dernier chez elle de préférence à tout autre. Mais apprécions par les faits la noblesse de cette femme : «Prends pour moi, lui dit-il, un peu d'eau dans ton vase.» Quelle générosité dans cette femme ! Qu'elle l'ait écouté, qu'elle soit entrée en conversation avec lui, au lieu de le retenir et d'inviter la ville entière à se venger de cette tête divine, n'y a-t-il pas là de quoi surprendre et frapper d'admiration ? Il était, en effet, naturel que les privations causées par le fléau inspirassent à une femme un pareil ressentiment, comme vous le prouvera un exemple pris chez les Juifs. Elisée, le disciple d'Elie, un second Elie, car on pouvait voir dans le disciple la personne du maître, Elisée prophétisa plus tard une famine, il ne la produisit pas comme Elie, mais il en prédit simplement la venue. Que fit le roi qui régnait en ce temps-là ? Il se vêtit d'un sac, dit l'Écriture; le fléau l'avait humilié. Et pourtant, tout humilié qu'il était, ayant entendu une femme se lamenter sur les rigueurs de la famine, il fut en proie à un si violent accès de colère, qu'il s'écria aussitôt : «Que Dieu me traite de la sorte et plus sévèrement encore, si la tête d'Elisée, fils de Saphat, demeure sur ses épaules aujourd'hui.» (IV Roi 6,31) Voyez-vous le courroux du monarque ? Admirez la philosophie de la veuve : elle trouve, non celui qui a prédit la famine, mais celui qui en est l'auteur. Elle est près de la ville, et, loin de se livrer à l'indignation, à la fureur, d'appeler les autres à la vengeance, elle se prête à sa demande avec la plus grande douceur.

8. Vous savez bien qu'il nous arrive souvent, lorsque nous sommes préoccupés par quelques besoins, de ne pas voir avec plaisir nos amis eux-mêmes, d'aller jusqu'à nous emporter contre eux. Quand il survient un grand malheur, la lumière elle-même semble nous être à charge. Un exemple emprunté à l'histoire des Juifs nous servira encore à le comprendre. Moïse vient promettre aux Juifs des biens sans nombre, la fin de la tyrannie, la liberté, le retour dans leur ancienne patrie. «Et le voyant, dit l'Écriture, ils ne l'écoutèrent pas, à cause des angoisses de leur esprit et de la dureté de leur servitude.» (Ex 6,9) Ainsi les Hébreux ne regardent même pas celui qui leur apporte d'aussi bonnes nouvelles; et cette femme, voyant venir le Prophète, non pour mettre un terme à la famine, mais pour lui être à charge à elle-même, n'éprouve rien de semblable. Les Hébreux étaient aigris par la dureté de leurs travaux. Cette femme avait à supporter, non le travail, mais les tourments de la faim, car la fatigue du travail est bien loin des tourments que la faim impose; et non-seulement elle ne se détourne pas de cet homme, mais encore elle épuise toutes ses misérables ressources pour recevoir l'auteur de la famine. «Et elle alla prendre de l'eau; et le Prophète cria et lui dit : Prends aussi un peu de pain et je mangerai.» (III Reoi 17,11) Que fait la femme ? Elle ne manifeste encore aucune impatience. «Vive le Seigneur notre Dieu ! répond-elle. Je n'ai pas de pain cuit sous la cendre; il me reste seulement une poignée de farine.» (Ibid.,12) Pourquoi donc ce jurement ? Le Prophète lui avait demandé du pain, et elle n'en avait pas. Or, elle craignait qu'en s'occupant à allumer le feu, à faire cuire le pain, à préparer ce qui était nécessaire, en obligeant enfin le Prophète à attendre, celui-ci impatient ne s'éloignât et ne lui ravit l'occasion de pratiquer l'hospitalité. A cause de cela, elle commence par affirmer avec serment qu'elle

n'est pas dépourvue de farine, qu'elle n'a pas de pain cuit sous la cendre, mais que la farine ne lui manque pas. Non-seulement elle se sert d'un serment pour convaincre le saint, mais elle invoque encore les faits à l'appui. «Voilà, dit-elle, je ramasse deux morceaux de bois, et j'entrerai, et je ferai du pain pour mes enfants, et nous mangerons; et nous mourrons.»

Qu'ils prêtent l'oreille ceux qui bâtissent des palais somptueux, qui achètent de riches domaines, et qui traînent sur l'Agora des troupeaux d'esclaves: ou plutôt que les riches et les pauvres écoutent tous ensemble; car, après l'exemple de cette veuve, il ne restera plus à personne d'excuse. Bien des obstacles se dressaient, et cependant elle les a tous surmontés et franchis. Ecoutez, en effet : elle était étrangère, premier obstacle; du pays de Sidon, second obstacle. Ce n'était pas la même chose que d'être simplement étranger et que d'appartenir à Sidon, cette ville si corrompue, cette ville que le Christ, dans l'Évangile, cite comme un exemple achevé de perversité. Elle était donc étrangère, sidonienne, femme, et par suite appartenant à un sexe faible qui a besoin de toute sorte de soutiens. Ajoutez-y la viduité, quatrième obstacle. Un cinquième, le plus grand de tous, était la charge de nourrir ses enfants. Que les veuves et les personnes chargées de famille écoutent: elle ne voyait pas en cela une raison suffisante de ne pas exercer la charité. et de ne pas accueillir les étrangers; et pourtant il ne lui restait qu'une poignée de farine, après quoi elle n'attendait que la mort. Pour vous, eussiez-vous épuisé tous vos biens, dépensé tout votre patrimoine, vous pouvez toujours vous présenter à la porte d'autrui et recueillir quelque soulagement; mais alors, demander était impossible, tant la famine avait fait de ravage, Rien de tout cela ne l'arrêta néanmoins. – J'indiquerai un huitième obstacle, le caractère de celui-là même qui demandait l'hospitalité. Ce n'était ni un parent, ni une connaissance, mais un voyageur, un étranger, que sa religion même séparait de la veuve. Et non seulement c'était un voyageur et un étranger, mais l'auteur même de la famine.

9. Aucun de ces motifs ne découragea cette femme; elle offrit de la nourriture à cette même bouche qui lui avait ravi toute nourriture, elle soutint des restes de la famine l'auteur de la famine. C'est à cause de vous, semble-t-elle dire, que tout mon avoir se trouve réduit à cette poignée; mais, loin de vous la refuser, je me livrerai moi et mes enfants au trépas, afin que vous, l'auteur de cette disette, vous n'en ressentiez en aucune manière les fâcheux effets. – Serait-il possible d'imaginer une plus généreuse hospitalité ? Non, on ne saurait en trouver. Elle voit un étranger, et sur-le-champ elle oublie la nature, elle méconnaît ses entrailles, et la vue de ses enfants ne brise pas son cœur. Pour moi, j'ai souvent entendu bien des personnes dire : Un tel, apercevant un pauvre, s'est dépouillé de la seule tunique dont il était revêtu, a couvert la nudité du pauvre, et s'est retiré après avoir emprunté un manteau ailleurs. Cela leur paraît noble et digne d'admiration. C'est vrai, mais la conduite de la veuve est encore bien plus admirable. Celui qui s'est dépouillé lui-même pour couvrir la nudité d'autrui a pu emprunter quelque part un manteau. La veuve, au contraire, après avoir épuisé sa poignée de farine, ne pouvait en recevoir une autre poignée; de plus, ce n'était pas de nudité qu'elle était menacée, mais elle attendait ensuite la mort pour elle et pour ses enfants. Puisque ni la pauvreté, ni la famille dont elle est chargée, ni une disette cruelle, ni la plus grande détresse, ni la perspective de la mort n'est un obstacle à la charité de cette veuve, quelle sera votre excuse à vous, riches ? quelle sera-t-elle à nous, pauvres ?

«Vive le Seigneur notre Dieu, je n'ai pas de pain cuit sous la cendre; il ne me reste qu'une poignée de farine et un peu d'huile dans un vase. Voici que je ramasse deux morceaux de bois, et je rentrerai et je ramasserai cela pour mes enfants, et nous mangerons et nous mourrons.» Ce langage touchant, ou plutôt ce langage bienheureux et digne des cieux, que chacun de nous le grave sur les murs de sa demeure, dans la chambre où nous couchons, dans la salle où nous prenons nos repas. Dans nos maisons, sur la place publique, dans la société de nos amis, soit que nous allions au prétoire, soit que nous en sortions, que ce langage soit le sujet de nos méditations. Je ne crains pas de l'affirmer, serait-on de pierre, de fer, de diamant, on ne souffrira pas qu'un pauvre se présente et se retire les mains vides, si l'on se pénètre de ces paroles, si l'on a devant les yeux l'exemple de la veuve. Mais quelqu'un dira peut-être: Amenez-moi un prophète, et je le recevrai avec la même bienveillance. – Donnez-m'en votre parole, et je vous amènerai un prophète, et que dis-je, un prophète ? je vous amènerai le maître même des prophètes, le Christ notre commun Dieu et Seigneur. C'est lui qui dit : «Vous m'avez vu ayant faim et vous m'avez nourri.» (Mt 25,35) Si quelques-uns n'ajoutent pas foi à cette parole et dédaignent la charité, les châtiments et les supplices les convaincront un jour : comme si le Christ avait été l'objet de leur dédain, ils subiront une peine épouvantable. D'autre part, ceux qui nourrissent les pauvres, comme s'ils avaient assisté le Christ lui-même, seront introduits dans le royaume des cieux.

10. Peut-être avons-nous dépassé les bornes dans ce discours. Que ne nous est-il permis de passer des jours entiers à nous entretenir de l'aumône ? Si vous croyez avoir assez de ce qui précède, nous allons vous le résumer. J'ai dit pour quelle raison le Prophète a été envoyé vers la veuve, à savoir pour que vous ne méprisiez pas la pauvreté, que vous n'admiriez pas les richesses, que vous n'estimiez pas l'opulence digne d'envie, ni la pauvreté malheureuse et misérable, pour que vous connaissiez la perversité des Juifs. Dieu a coutume, quand il doit punir, de se justifier à nos yeux par la réalité elle-même. Il ne veut pas qu'à la vue du commun Sauveur persécuté par les Juifs, accueilli par les gentils, vous soyez dans l'embarras et l'étonnement : il vous montre longtemps à l'avance, l'ingratitude des Juifs et l'habitude où ils sont de persécuter leurs bienfaiteurs; il ne veut pas que vous voyiez dans la prière du Prophète un acte de cruauté, une demande de vengeance, mais un acte de zèle pur et de sollicitude divine; il veut nous apprendre que dans les œuvres les plus remarquables la nature humaine a besoin d'être réprimée; il veut enfin qu'invité à imiter le zèle d'Elie, vous ne regardiez pas cette imitation comme impossible. J'ai montré la veuve, quoique dans la plus grande détresse et pressée par le fléau, n'adressant aucune parole amère au Prophète. C'était pourtant naturel, et je l'ai prouvé par l'histoire des Juifs; mais cette femme, loin de faire rien de pareil, l'accueillit avec une générosité sans bornes, épuisa pour lui faire honneur toutes les ressources de sa pauvreté, quoiqu'elle fût sidonienne et étrangère, qu'elle ignorât la doctrine des prophètes sur l'aumône, et la parole du Christ : «Vous m'avez vu ayant faim et vous m'avez nourri.» Serons-nous bien excusables si, après tant d'exhortations, après de si magnifiques promesses, après celle du royaume des cieux, nous n'arrivons pas au même degré de charité que cette veuve ? Pour elle, c'était une Sidonienne, une étrangère, une femme, une veuve, chargée de nombreux enfants, sous le coup de la famine et s'attendant à la mort; l'homme qui sollicitait l'hospitalité était un inconnu et l'auteur même du fléau; et malgré cela elle ne ménagea pas sa poignée de farine. Mais nous, qui avons bénéficié des prophéties, qui avons été favorisés d'enseignements divins, qui avons de nombreuses lumières sur les choses à venir, qui ne voyons pas la famine à nos portes, et qui possédons beaucoup plus que cette femme, quelle justification présenterons-nous, si nous ménageons nos biens et compromettons notre salut ? Evitons ces châtements terribles, et pour cela témoignons aux pauvres une généreuse compassion, afin que, nous aussi, nous devenions dignes des biens à venir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, avec lequel gloire soit au Père, ainsi qu'au saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.